



Existe-t-il une norme en psychanalyse ?

Jérôme Lecaux

Non sans une certaine ironie, Freud affirme, en 1937, dans « L'analyse avec fin et analyse sans fin », que « les analystes n'ont pas complètement atteint, dans leur propre personnalité, le degré de normalité psychique auquel ils veulent faire accéder leurs patients¹ ». Atteindre la normalité, tel n'est pas l'objectif d'une cure !

Normalité ?

De quoi l'extension actuelle du domaine de la norme est-elle le symptôme ? Alors qu'elle envahit tout le registre du discours courant, la norme est rejetée de certains domaines. Ainsi en est-il du répartition sexuelle où la différence homme / femme est remise en question par le discours trans. Mais s'agit-il de la même norme ? D'un côté, il y a la recherche d'une certaine régulation, stabilité du monde, de l'autre, un refus de ce qui vient de l'Autre et qui pourrait limiter la jouissance. La norme serait-elle une forme que prend l'Autre à notre époque ? C'est-à-dire un avatar inconsistant, réduit à sa plus simple expression, chiffrée...

La science propose une définition simple de la norme selon la courbe de Gauss : 90 % des hommes français mesurent entre 1,70 et 1,80 mètre, 1,75 mètre est donc une taille normale. Définition simple et efficace, même si cette norme est relative à un pays et à une époque.

Canguilhem a étudié de près la question des normes en médecine et montré la difficulté d'interpréter un chiffre obtenu par la mesure. Une donnée hors normes peut correspondre à un état dynamique ou à une adaptation à des conditions particulières. La médecine est régulièrement confrontée à des chiffres anormaux, mais dont on ne sait pas s'ils traduisent un état pathologique. Cela pose la question de ce que l'on mesure et dans quelles circonstances nous le faisons.

Selon Foucault, la norme est le moyen d'exercer un pouvoir sur une population : c'est le lit de Procuste. La norme a donc un lien direct avec la jouissance, comme nous allons le voir. Pour nous orienter dans ces questions, tournons-nous vers Freud et Lacan.

Freud et la norme

Freud fait fréquemment référence à la norme, ce que beaucoup de ses détracteurs lui reprochent d'ailleurs. N'hésitant pas à parler de « sexualité normale », de « comportement

1. Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 263.

normal », de « choix d'objet normal », de même à qualifier le névrosé d'« homme normal », il se défend d'y croire en disant que l'homme normal n'existe pas, que c'est une vue de l'esprit. Sa construction des stades oral, anal et génital, par exemple, est une tentative de définir une sexualité « normale ».

Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », il énonce :

Comme si on pouvait par l'analyse atteindre un niveau absolu de normalité psychique. [...] La situation analytique consiste dans le fait que nous faisons alliance avec le moi de la personne, pour soumettre des parties du Ça restées non maîtrisées, afin de les inclure dans le processus de synthèse du moi. Le fait qu'une telle collaboration échoue régulièrement avec le psychotique donne à notre appréciation un premier point d'appui solide. Le moi avec lequel nous concluons un tel pacte doit être un moi normal. Mais un tel moi normal est tout comme la normalité elle-même une fiction idéale. Cependant le moi anormal, inutilisable pour nos intentions, n'en est pas une. Chaque individu normal ne l'est en fait que moyennement. Son moi ressemble à celui du psychotique par telle ou telle partie, dans une plus ou moins grande mesure, et l'étendue de l'éloignement ou de la ressemblance nous donnera provisoirement la mesure de ce que nous appelons la « modification du moi » caractérisée de façon si peu précise.²

Le but du moi est donc de maîtriser le ça, et il est nécessaire que ce moi présente des conditions (une certaine normalité) permettant un « pacte » avec l'analyste. C'est une collaboration pour permettre le « processus de synthèse du moi ». Il s'agit là de « maîtriser » les pulsions. Ici résonne ce que dit Lacan quant à la nature paranoïaque du moi.

Ego Psychology

Comme Lacan le relève (il parle de « Münchhausen de la normalisation psychanalytique³ »), le mouvement analytique n'a pas été épargné par la question de la normalisation. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la plupart des psychanalystes allemands et autrichiens ayant émigré aux États-Unis ont souhaité s'intégrer à la société, voulant en quelque sorte devenir des Américains « normaux ». Dès lors, il n'est pas étonnant que la psychanalyse américaine se soit développée dans l'orientation de l'*Ego Psychology* (psychologie du moi). Celle-ci vise un renforcement du moi – l'instance de maîtrise et d'adaptation à la réalité –, prenant au pied de la lettre l'indication freudienne selon laquelle une analyse qui aboutirait à ce que le névrosé puisse aimer et travailler ne serait déjà pas si mal.

Lacan, lui, dès le début de son enseignement, a récusé l'*Ego Psychology* qu'il a vertement critiquée en distinguant le moi du sujet. Le moi, instance du normal et du mimétisme, se déploie sur l'axe imaginaire $a-a'$, allant de l'empathie à l'imitation en passant par l'agressivité. C'est l'adaptation en somme. Alors que le sujet de l'inconscient est lui du côté de ce qui achoppe, qui objecte. Les manifestations de l'inconscient sont les éclairs et les irruptions intempestives du lapsus et de l'acte manqué. Le symptôme entrave ou empêche le bon fonctionnement...

2. Traduction de l'allemand par l'auteur.

3. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 263.

Le retour à Freud de Lacan s'inscrit en cela contre le Freud revendiqué par l'*Ego Psychology* qui est un Freud expurgé de la pulsion de mort et de la question sexuelle, notamment infantile. De plus, malgré les préjugés misogynes de son époque, Freud a toujours manifesté une volonté de donner la parole aux femmes.

La norme œdipienne

D'où vient cet attachement de Freud à la norme ? Sans doute à sa référence au complexe d'Œdipe et au père. Car l'agent de la normalisation psychique, selon Freud dans « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), c'est le père, qui donne la première identification. Le complexe d'Œdipe trouve sa résolution dans l'identification au père et aboutit à l'instauration du surmoi. Le surmoi, qui émerge à l'âge dit de raison, correspond donc à l'introjection de l'instance parentale. La fin de la cure conçue comme identification à l'analyste que promeut l'*Ego Psychology* trouve ici son argument. C'est ce que Lacan récuse fermement.

Cette hypothèse de l'instauration de l'instance du surmoi a eu de nombreuses incidences cliniques. Ainsi en est-il au sujet, entre autres, des délinquants ; ceux-ci, en manque d'identification au père, n'auraient pas réussi cette construction, d'où le fait qu'ils ne seraient pas « suffisamment normaux ». Le voleur volerait dans le réel l'objet qui représente l'amour qu'il n'a pas eu. C'est donc un défaut du processus de symbolisation. Pour symboliser, il faut avoir pu rencontrer des conditions favorables qui permettent de troquer une jouissance réelle contre de l'amour ou la promesse d'une gratification future.

L'identification

Quel est ce processus psychique de l'identification ? Le septième chapitre de *Massenpsychologie* commence en distinguant deux types de relation à l'autre : celui de l'identification et celui du choix d'objet, ligne de partage fondamentale. Freud résume cela ainsi : soit on veut « être comme », c'est l'identification, prenant l'autre pour idéal, soit on veut « avoir », c'est le choix d'objet. Pour Freud, l'« être comme », qui est premier⁴, a pour ressort le mimétisme, alors que le choix d'objet, qui vient secondairement, est orienté par la logique de l'avoir relevant de l'investissement libidinal (dans le même texte il parle aussi de simultanéité⁵). En évoquant « la réalité sexuelle de l'inconscient⁶ », Lacan privilégie la seconde voie qui institue l'analyste en position de semblant d'objet et non pas en position d'idéal. Pour lui, il s'agit de maintenir l'écart entre I et a : I // a.

Freud énonce :

4. Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *op. cit.*, p. 190 : « premièrement, l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet ».

5. *Ibid.*, p. 187 : « Simultanément à cette identification au père, peut-être même antérieurement, le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère ».

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 138 : « La réalité de l'inconscient, c'est – vérité insoutenable – la réalité sexuelle. » Cf. également *ibid.*, p. 133 : « Je poserai aujourd'hui un aphorisme qui introduira ce que j'aurai à vous dire la prochaine fois – le transfert n'est pas la mise en acte de l'illusion qui nous pousserait à cette identification aliénante que constitue toute conformisation, fût-ce à un modèle idéal, dont l'analyste, en aucun cas, ne saurait être le support – le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient. »

L'identification est connue de la psychanalyse comme expression première d'un lien affectif à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Œdipe. Le petit garçon fait montre d'un intérêt particulier pour son père, il voudrait devenir et être comme lui, prendre sa place en tous points. Disons-le tranquillement : Il prend son père comme idéal. [...] Simultanément à cette identification au père, peut-être même antérieurement, le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère selon le type par étayage. Il présente donc alors deux liens psychologiquement différents, avec la mère, un investissement objectal nettement sexuel, avec le père une identification exemplaire. Les deux coexistent un temps sans s'influencer ni se perturber réciproquement. Par suite de l'unification, irrésistible dans sa progression, de la vie psychique, ils finissent par se rencontrer et de cette confluence naît le complexe d'Œdipe normal.⁷

Freud résume cela ainsi : « dans le premier cas le père [mais cela est valable pour l'autre en général] est ce qu'on voudrait être, dans le second ce qu'on voudrait avoir⁸ ».

Dans l'Œdipe normal du garçon, celui-ci s'identifie à son père, moyennant quoi il consent à renoncer à l'objet qu'est la mère avec la promesse qu'une fois grand, il choisira lui aussi une femme, comme son père l'a fait. Dans la première version de l'Œdipe, Freud concevait l'Œdipe féminin comme le symétrique de l'Œdipe masculin : la fille s'identifiait à sa mère et prenait le père comme objet. Dans son remaniement de la théorie œdipienne, Freud accorde toute son importance à la mère comme premier objet d'amour pour les deux sexes. Le père devient dès lors le facteur d'altérité qui permet la différenciation par le fait même de son existence et qu'il constitue un pôle d'intérêt pour la mère et l'enfant.

Lacan apporte une nuance à cette répartition entre le père comme idéal et la mère comme objet. Il met d'abord l'accent sur le cas que la mère fait de la parole du père (donc son statut symbolique), mais aussi sur le fait que le père doive se manifester avec une certaine vigueur. Par exemple, à propos du petit Hans, il qualifie le père de « carent », de n'avoir pas assez fait « le dieu Tonnerre⁹ ». Faire tonner sa voix n'est pas sans lien avec la constitution du surmoi. Lacan introduit donc la question de la pulsion dans le rapport au père avec l'objet voix. C'est ici encore une façon de donner la primeur à la pulsion et au désir contre la norme sociale et l'adaptation.

Dans le septième chapitre de *Massenpsychologie*¹⁰, Freud décrit les trois types d'identification (au père, à un trait de l'objet aimé/détesté, au symptôme). L'identification au père étant la plus importante, elle suppose, pour pouvoir se faire, que le père ait le statut particulier d'objet d'amour ainsi qu'un rapport « tranquille » à la jouissance. D'un côté, il y a le père apaisé/apaisant, soit un Autre vidé de jouissance qui constitue l'instance symbolique par excellence, de l'autre, il y a le père réel, pulsionnel, vivant, jouisseur. Lacan dira que c'est sa capacité à faire d'une femme l'objet de son désir qui vaut au père le respect.¹¹ Autrement dit, le père ne peut pas se réduire à être un point idéal, il faut qu'il ait un corps.

7. Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 187.

8. *Ibid.*, p. 188.

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 263.

10. Cf. Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *op. cit.*, p. 187-194.

11. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n° 3, mai 1975, p. 107.

Moi et objet (écriture)

En réalité, identification et choix d'objet sont intriqués, comme Freud l'illustre particulièrement dans ses textes *Deuil et mélancolie* et *Le Moi et le ça*. L'identification à l'objet perdu est une façon d'assumer la perte en transformant le moi, cette perte trouvant ainsi à s'inscrire dans le psychisme du sujet (cf. : « L'ombre de l'objet tombe sur le moi ¹² »).

Freud use de la métaphore du repas cannibalique pour montrer que, tout comme le cannibale qui en mangeant son ennemi valeureux veut s'approprier son courage, le moi, en se transformant pour s'identifier à l'objet perdu, inscrit en lui-même l'objet perdu qu'il vient par là même incarner. L'identification se trouve assimilée par Freud à une incorporation symbolique. Avançons qu'il s'agit d'une façon d'assumer la perte par l'écriture (au sens de quelque chose qui transforme et laisse une trace de l'histoire du sujet). Dans la deuxième identification au trait unaire – *einziger Zug* –, cette analogie est encore plus marquée : « Il ne doit pas non plus nous échapper que l'identification est, les deux fois, partielle, extrêmement limitée, et n'emprunte qu'un seul trait à la personne-objet. ¹³ »

L'apparente opposition entre choix d'objet et choix d'identification trouve à se résoudre dans un même mécanisme psychique. Ce rapport à l'écriture n'est pas sans lien avec la question de la lettre chez Lacan, en tant qu'elle correspond à ce qui s'écrit, et à ce que Jacques-Alain Miller désigne comme « l'écriture [...] d'existence ¹⁴ ».

Dans le chapitre sept « L'identification » déjà cité de « Psychologie des foules et analyse du moi », Freud évoque un texte de Roman Markuszewicz ¹⁵ (inédit en français) dans lequel il donne un exemple paradigmatique d'une perte d'objet ayant entraîné une identification à l'objet perdu. En voici un extrait :

Lolo, mon neveu de quatre ans, joue seul un matin. Il imite un chaton qu'il aime et qui lui a été retiré. Il se promène sous la table à quatre pattes comme un chat et miaule. Lorsque la table fut mise pour le déjeuner et que la mère voulut asseoir l'enfant sur sa chaise elle rencontre une forte résistance de sa part. Lolo pleure et dit « je ne suis pas Lolo je suis le petit chat » il ne se laisse pas soulever et veut absolument manger par terre sous la table comme le petit chat le fait d'habitude. La discussion comme la menace rien n'y fait. Lolo pleure et prétend qu'il est un chaton. Comme la mère ne sait plus quoi faire elle lui pose la nourriture sous la table. Lolo est content – mais il ne mange pas sa soupe comme d'habitude avec une cuillère mais essaye de la laper comme un chat, avec sa langue. Ce faisant il renverse de la soupe et se salit ! C'est pourquoi la mère lui retire l'assiette, mais pour le convaincre, elle lui parle comme au petit chat, ce qui produit le meilleur effet, et lui explique que seuls les tout petits chats mangent sous la table, mais que les plus grands ont

12. Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *op. cit.*, p. 190-191 : « premièrement, l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet ; deuxièmement, par voie régressive, elle devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi ; et troisièmement, elle peut naître chaque fois qu'est perçue à nouveau une certaine communauté avec une personne qui n'est pas objet des pulsions sexuelles ».

13. *Ibid.*, p. 189-190.

14. Miller J.-A., « L'Un est lettre », *La Cause du désir*, n° 107, mars 2021, p. 29.

15. Markuszewicz R., « Beitrag zum autistischen Denken bei Kindern (« Contribution à la pensée autistique chez les enfants »), *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 1920, cité par S. Freud, in « Psychologie des foules et analyse du moi », *op. cit.*, p. 192. Notre traduction.

le droit de s'asseoir à table. Cet argument convainc complètement l'enfant et lui permet de venir s'asseoir à table comme d'habitude. À l'aide de cette vignette nous pouvons voir que Lolo qui avait réellement un petit chat adopta les signes extérieurs de l'animal qu'il aimait et avec lequel il jouait. Lorsque pour son grand malheur l'animal lui fut retiré, son désir de posséder et de jouer avec le chaton s'exprima dans cette scène de jeu où tout comme un adulte qui réalise ses désirs dans le rêve, il les exprima dans la réalité. [...] ainsi le jeu devint l'incarnation de son désir. C'est pourquoi il s'écria « je ne suis pas Lolo je suis le petit chat ! »

Pour Freud, c'est là un exemple typique d'identification à l'objet perdu. L'enfant devient le chat qu'il a perdu. Il donne également, pour le même mécanisme psychique, l'exemple du choix d'objet homosexuel à l'adolescence, lorsqu'à la puberté un jeune homme qui a une forte fixation maternelle choisit la voie de l'identification à la mère et prend pour objet des hommes qu'il va aimer comme sa mère l'aime lui. Freud explique que c'est une façon d'éviter la perte de la mère, ou du moins, par l'identification, d'en atténuer l'effet.

Identification versus objet *a*

Dans le Séminaire XI, Lacan évoque la disjonction entre identification et choix d'objet ainsi :

Toute conception de l'analyse qui s'articule [...] à définir la fin de l'analyse comme identification à l'analyste, fait par là même l'aveu de ses limites. Toute analyse que l'on doctrine comme devant se terminer par l'identification à l'analyste révèle, du même coup, que son véritable moteur est élié. Il y a un au-delà à cette identification, et cet au-delà est défini par le rapport et la distance de l'objet petit *a* au grand I idéalisant de l'identification. [...] Car le ressort fondamental de l'opération analytique, c'est le maintien de la distance entre le I et le *a*. [L'analyste] isole le *a*, il le met à la plus grande distance possible du I que lui, l'analyste, est appelé par le sujet à incarner. C'est de cette idéalisation que l'analyste a à déchoir pour être le support de l'*a* séparateur, dans la mesure où son désir lui permet, dans une hypnose à l'envers, d'incarner, lui, l'hypnotisé.¹⁶

Identification imaginaire

Pour Freud, le moi se constitue par les identifications en couches successives, comme celles d'un oignon, ou plutôt par des remaniements successifs du moi qui, par un travail de synthèse, intègrent les nouvelles identifications. Pour Lacan, le stade du miroir vient représenter la première identification, celle à l'image de soi. C'est une identification imaginaire qui consiste à se reconnaître dans sa propre image et, à y investir sa libido : c'est le narcissisme. Il remplace donc la première identification freudienne au père, qu'il qualifie de « mythique », par celle du stade du miroir où, à côté de l'image, se tient le parent qui, occupant une fonction symbolique, dit à l'enfant en lui indiquant son image : « C'est toi ! »

16. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 244-245.

C'est une façon d'aliéner la pulsion à l'image, en lui donnant une forme et une limite. Lacan dit que « la forme » a une « fonction de normalisation libidinale¹⁷ ». La frustration libidinale de l'enfant se transcende par une « sublimation normative¹⁸ » qui est un « remaniement identificatoire¹⁹ ». Chaque nouvelle « synthèse identificatoire » a pour effet d'aliéner davantage les pulsions qui y trouvent leur « normalisation »²⁰. La libido est donc capturée et vectorisée par l'image.

Lacan a ensuite enrichi le stade du miroir dans son schéma optique : il y apparaît plus clairement que l'imaginaire n'est pas seulement cette image au-delà de soi mais aussi l'image réelle qui vient enserrer, par sa forme de vase, le bouquet de fleurs qui représente les pulsions. L'image réelle est ici le précurseur du rond imaginaire du nœud borroméen qui noue le réel et le symbolique.

Identification symbolique, du même à la différence

Au-delà de l'identification imaginaire, il y a l'identification symbolique qui s'origine du langage et qui consiste à pouvoir se reconnaître comme *Un*, à compter. Cette identification en passe par le trait que Lacan appelle « unaire », qui est sa lecture de l'*einzigster Zug* de Freud.

Dans son texte « Le trait unaire, pas à pas », Philippe De Georges reprend la question du trait en tant qu'il est d'abord le trait du même ($A=A$), « ce qui se pose comme identique, fondé sur la notion du même²¹ ».

L'identification reproduit le même trait, mais devient ensuite le trait qui marque la différence ($A \neq A$) ; « l'identification inaugurale du sujet au signifiant radical du trait unique comme tel²² ». Cette mutation que P. De Georges relève se produit en novembre 1961, sur deux séances du Séminaire « L'identification ».

Dans le Séminaire XIX, ce *Un* comptera en tant que le *Un* s'inscrit comme différence : « L'Un dont il s'agit, dans le S_1 [...] est, au contraire de ce dont il s'agit dans la répétition, l'Un comme Un seul. C'est l'Un en tant que [...] c'est la différence²³ ».

17. Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », *Écrits, op. cit.*, p. 94 : « Cette forme serait plutôt au reste à désigner comme *je-idéal*, si nous voulions la faire rentrer dans un registre connu, en ce sens qu'elle sera aussi la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisation libidinale. »

18. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 119 : « C'est à toutes les phases génétiques de l'individu, à tous les degrés d'accomplissement humain dans la personne, que nous retrouvons ce moment narcissique dans le sujet, en un avant où il doit assumer une frustration libidinale et un après où il se transcende dans une sublimation normative. »

19. *Ibid.*, p. 116-117 : « Nous indiquerons ici comment nous en concevons la liaison dialectique avec la fonction du complexe d'Œdipe. Celle-ci dans sa normalité est de sublimation, qui désigne très exactement un remaniement identificatoire du sujet, et, comme l'a écrit Freud dès qu'il eut ressenti la nécessité d'une coordination « topique » des dynamismes psychiques, une *identification secondaire* par introjection de l'*imago* du parent de même sexe. »

20. Cf. Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits, op. cit.*, p. 141 : « Il est d'autant plus significatif de la reconnaître dans la succession des crises, sevrage, intrusion, Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du *moi* dans une forme toujours plus aliénante pour les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. »

21. Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 15 novembre 1961, inédit, cité par P. De Georges, in « Le trait unaire, pas à pas », *op. cit.*, p. 56.

22. *Ibid.*, leçon du 22 novembre 1961, cité par P. De Georges, in « Le trait unaire, pas à pas », *op. cit.*, p. 56.

23. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 165.

L'accent est mis ici sur le fait qu'un trait nouveau sera avant tout un trait qui se distingue du précédent. Le trait compte donc d'abord par sa différence. Dans sa nature, il n'est plus abordé par le symbolique ($A = A$), mais pris sur son versant réel : A est unique, jamais identique à un autre A : $A \neq A$. La perspective s'en trouve radicalement modifiée : le trait comme identique se réfère au symbolique et au grand Autre, alors que le Un toujours différent se réfère au réel, au *Un-tout-seul*. « Mais il a pour valeur, signale P. De Georges, non plus de marquer ce qui du sujet vient le définir comme même, mais comme singulier et différent. Impliqué dans la constitution d'un Un réel, isolé et asémantique²⁴ ».

Nous voyons là qu'il ne s'agit plus d'orienter la cure vers l'identification à l'analyste, mais d'aller « vers sa propre différence ». Le désir de l'analyste va être l'opérateur qui permet de produire cette différence, et pour un sujet de pouvoir se soutenir dans sa singularité, c'est-à-dire de pouvoir assumer qu'il n'est pas comme les autres, mais à nul autre pareil. Cette différence, ce n'est pas celle de l'exception.

Normalité et castration

Pour Lacan, la normalité, ce n'est donc pas *être comme* et le but de l'analyse n'est pas de s'identifier à l'analyste, mais d'assumer la castration. C'est « l'assomption de la castration qui crée le manque dont s'institue le désir²⁵ ». On ne peut désirer que si on manque. Concluons avec cette belle citation de Lacan à ce sujet : « Ce dont l'expérience analytique témoigne, c'est que la castration est en tout cas ce qui règle le désir, dans le normal et l'anormal. [...] La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir²⁶ ».

Section clinique de Lyon – 29 mai 2021

24. De Georges P., « Le trait unaire, pas à pas », *op. cit.*, p. 61.

25. Lacan J., « Du "Trieb" de Freud et du désir du psychanalyste », *Écrits, op. cit.*, p. 852.

26. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, p. 826-827.